

SUR LES TRACES DU BOITEUX D'ALEP

Alep compte parmi les cités les plus remarquables. Elle est incomparable de par le pittoresque de son site, la perfection de son urbanisme, ses vastes marchés couverts d'une charpente, ses habitants étant ainsi toujours abrités du soleil [...]. C'est une des villes dignes d'accueillir le califat.

Ibn Battûta (1303-1377)

Un proverbe arabe prétend que « le boiteux d'Alep est arrivé en Inde », une manière imagée de lui reconnaître l'amour du risque, le courage, l'esprit d'aventure, la ténacité et la persévérance. La soif du savoir aussi. Première ville levantine à abriter des consulats européens – le consulat de France date de 1544, en application des capitulations de 1535 –, Alep jouit longtemps d'une situation culturelle et économique privilégiée aux xvii^e et xviii^e siècles. Le voyageur français Baptistin Poujoulat¹ estime qu'elle occupe alors la troisième place dans l'Empire ottoman, après Istanbul et Le Caire.

C'est d'abord par l'Italie que les Alépins sont attirés, dès le xvi^e siècle. On les retrouve en particulier à Venise et Livourne, où on signale l'existence d'une église pour la communauté grecque-melkite-catholique sous la protection des ducs de Toscane. Les premiers Orientaux à s'établir à Livourne, après l'Arménien Antoine al-Armani, sont les Sabbâgh de 'Akka (Saint-Jean d'Acre) et les Fakhr de Tripoli, arrivés vers 1713, suivis peu de temps après par les Fir'awn de Damas. On signale également la présence dans la ville italienne d'un célèbre marchand de café, prénommé Zakhkhûr.

Favorite des Vénitiens, qui y entretiennent la première mission consulaire européenne établie en Orient, Livourne se frotte aux usages du monde moderne d'alors. Depuis le temps des mameluks, les Alépins n'avaient plus rien à se prouver et pouvaient poser sur les choses un regard distancé et amical de seigneurs du négoce international. Éblouis par les civilités alépine, plusieurs

1. Baptistin Poujoulat, *La Vérité sur la Syrie et l'expédition française*, Gaume et Dupray, Paris, 1861.

voyageurs européens émerveillés en témoignent. De retour d'un périple, l'Anglais raffiné Alex Russell se souvient, le 18 juin 1794 : « Dans les jours de cérémonie, quand les visiteurs se succèdent au logis, les pages s'entendent à prendre le moment de leur présenter comme il sied le parfum, sans que leur maître les en ai priés. Si l'occasion n'est point propice, ils attendent que l'invité ait posé sa pipe. Pipe et *Naffada* sont alors éloignés, et le page, après avoir marqué un temps, se joint à la procession des serviteurs. L'un étale une serviette, l'autre présente un sorbet et un mouchoir de gaze afin que l'invité y puisse essuyer ses lèvres, un troisième répand sur sa main, d'un vaisseau d'argent, l'eau de rose ou de fleur d'oranger. Dès qu'il est parfumé, le visiteur prend congé. »

Alep la négociante a toujours su vendre et acheter au meilleur prix et pour tout Alépin qui se respecte il n'est pas de petit profit. L'un des premiers négociants de la ville, Antûn Cubba, s'installe à Livourne en 1720, s'adonne au commerce, amasse une grande fortune et monte dans la société au point que son petit-fils, Alphonse, épouse la nièce du pape Pie IX (1846-1878) ! Un autre membre de cette famille, Ghantûs Cubba, reçoit des titres honorifiques accordés par les autorités pontificales. 'Azâr (Lazare) 'Ajjûri, Alépin lui aussi, réside à Rome de 1733 à 1736¹.

Les Églises d'Orient, de leur côté, n'échappent pas à la logique de la solidarité familiale et lignagère. Le recrutement des collèges romains est en grande partie une affaire de famille. Un père qui a étudié à Rome y envoie ses fils, un neveu succède souvent à un oncle. Deux ou trois frères y séjournent parfois en même temps ou à tour de rôle. Cependant que le record est tenu par deux familles maronites du Liban-Nord, les al-Sim'âni et les al-Duwayhi, qui envoient à Rome, respectivement, onze et sept représentants.

Il en est de même des artisans et autres négociants alépins, qui viennent souvent en famille. Joseph Sikiâs, fuyant le service militaire contraignant des Ottomans, se fixe à Milan, en 1907, fait le commerce de la soie avec l'un de ses frères, et amasse une grosse fortune. D'autres Alépins sont signalés à Londres, dont le richissime industriel Bûlus Cabbâba, arrivé au milieu du XIX^e siècle et décédé en 1885 ; Rizq Allâh Hassûn (1825-1880), nationaliste virulent et l'un des pionniers du journalisme arabe ; les Tarrâzi que nous retrouvons également à Marseille ; les 'Anzarût, marchands de tissus à Manchester à partir de 1870 ; mais aussi les Aswad, les 'Ajjûri, les Tamba, les Bijetto, les 'Ubaji, les Siyûfi, les Rabbâth et les Hawwa (nous en parlons au chapitre « Cent et une familles »).

Le premier Alépin connu en France est Ni'mat Allâh Ichamma, dit Francisco et Philippe Stamma. Né à Alep vers 1705, il vient s'installer à Paris et obtient la lettre de naturalité. Il en est de même de son compatriote Dimitri

1. Bernard Heyberger, *Les Chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, École française de Rome, 1994, p. 252.

‘Âzâr, qui se fait naturaliser en 1760¹. Redoutable joueur d'échecs, Ichtamma écrit un essai savant en la matière qui est bien prisé par la haute société française de l'époque. Intitulé *Essai sur le jeu des échecs* (1737), il est aussitôt traduit en anglais. Un exemplaire de l'ouvrage se trouve à la Bibliothèque nationale, à Paris. Le champion alépin se rend fréquemment à Londres pour y disputer des parties avec les grands du moment. Il y décède vers 1755, laissant deux garçons. L'énigmatique Fath Allâh ibn Antûn al-Sâigh, né à Alep en 1790, visite Paris en 1847 puis retourne occuper le poste d'agent consulaire de France dans sa ville natale. Son compatriote Jibrâil al-Dallâl (1836-1892) arrive à Paris, à son tour, et collabore à la rédaction du journal en langue arabe *al-Sada* (1877), porte-parole du gouvernement français. Le ministère de l'Instruction publique l'engage comme traducteur, et il accompagne à ce titre les ambassadeurs et personnalités arabes en visite en France, ce qui lui permet de voyager à travers l'Europe et d'être professeur de langue arabe à Vienne pendant deux ans. Puis il séjourne à Tunis et à Istanbul, avant de rentrer à Alep où il est emprisonné pour avoir traduit un poème de Voltaire (1694-1778), que les chefs religieux n'appréciaient guère, et meurt en prison.

Les al-Marrâch font également partie des habitués de Paris. Fath Allâh, grand voyageur, y séjourne à plusieurs reprises entre 1850 et 1880. Son fils ‘Abd Allâh (1839-1900), après avoir été rédacteur en chef du journal *Mir’ât al-Ahwâl* à Londres, s'installe à Paris (dès 1870) et collabore à trois revues : *Misr al-Qâhira* (fondée en 1879), *al-Huqûq* (1880) et *Kawkab al-Muchriq* (1883-1884). Ce dernier titre est financé par un Français. ‘Abd Allâh Marrâch meurt à Marseille, après avoir publié plusieurs ouvrages, dont la traduction des *Réflexions* du duc de la Rochefoucauld (1613-1680). Le fils aîné de Fath Allâh, Francis (1836-1873) qui meurt prématurément quasiment aveugle, aura eu néanmoins le temps de séjourner en France et de publier un *Voyage à Paris* (1867) relatant ses impressions. Il vient d'abord à Londres, en 1861, pour entreprendre des études médicales. Puis il arrive en France et s'inscrit à la Faculté de médecine de Paris, en 1866. Mais il perd la vue et il doit renoncer à poursuivre ses études pour retourner à Alep et s'adonner à la poésie. Avant de quitter Paris, il la décrit ainsi dans un poème publié en arabe :

*Je ne sais point où je suis
Suis-je à Paris ou au Paradis ?
Tout ce que j'ai entendu dire
Au sujet du Paradis
Je le vois ici de visu
Je suis au milieu d'un jardin*

1. Charles Carrière, *Négociants marseillais au XVIII^e siècle. Contribution à l'étude des économies maritimes*, Institut historique de Provence, Marseille, vol. I^{er}, 1973, p. 277.

*Sous lequel coulent deux fleuves
Où se trouvent deux kawthars¹.*

Dans son *Voyage à Paris*, publié après son retour à Alep, Francis al-Marrâch écrit : « Je m'assis, le soir, dans un coin de cette nature paisible, sur un rocher perdu, au sein de la solitude, et me mis à contempler la tristesse du désert, tandis que le soleil couchant posait sur les joues de la nature le jaune de la mort, et que l'horizon brodait, à la lanterne du crépuscule, le manteau des ténèbres ». Écriture originale, pour l'époque, et qui ne manque pas d'influencer la nouvelle génération de prosateurs arabes du début du xx^e siècle. Au-delà de ses qualités littéraires évidentes qui font de lui un acteur majeur de la familiarisation au courant romantique, Francis est considéré comme le premier intellectuel arabe cosmopolite des temps modernes, défendant les principes de la Révolution française et vilipendant implicitement la gouvernance ottomane.

*

D'autres Levantins laissent des récits de leurs voyages en Europe, à l'exemple du prêtre chaldéen Ilyâs, fils de Hanna 'Amûda, à la fin du xvii^e siècle. Ainsi du moine maronite Arsânîus Chukri qui se rend, en 1748, en France, en Italie et en Espagne. Mais c'est surtout l'Alépin Ibn Ra'd qui se rend avec son ami 'Abd al-Masîh, à Venise, en 1656, dans un but commercial. Son récit est médiocre et cependant Ibn Ra'd est ordonné diacre à son retour à Alep (1659), puis prêtre, en 1662.

La famille alépine al-Humsi est connue à Marseille. Deux frères d'abord, Mîkhâîl et Jurji, s'y installent en 1818 et y amassent une fortune colossale. En 1860, deux autres frères, Ni'matallah et Chucrallah suivent leurs aînés et font également fortune. De nos jours, à en juger par leur imposant caveau familial, les Humsi font partie des familles les plus aisées de la cité phocéenne. Nous les retrouverons au chapitre XXXIII.

Alexandre Aîwas (de son vrai nom 'Aywâz, « porteur de mets » en turc) est un illustre architecte. Né à Alexandrie, en 1829, il est le fils d'un armateur Alépin, Pierre 'Aywâz, qui naviguait en Méditerranée. Alexandre décide de venir étudier en France, devient inspecteur du bâtiment de la ville de Paris, puis professeur d'architecture et directeur de l'École régionale des Beaux-Arts de la ville d'Angers, de 1896 à 1907. On lui doit de nombreux bâtiments publics et privés, notamment le Palais de l'Exposition du Mans, en 1880, ville où il mourut le 22 février 1909.

1. En arabe *kawtharân* (deux *kawthars*), selon la description coranique d'un fleuve abondant du Paradis (*Coran*, sourate 108, verset 1). S'agit-il, ici, d'une allusion aux deux rives de la Seine ?

Fath Allâh de Tarrâzi (1835-1892) débute ses activités à Manchester, vers 1850, puis s'établit à Marseille, en 1866, et construit une grande fortune que ses enfants font fructifier. L'aîné, Edmond (1875-1958), crée à Marseille une fabrique d'huile d'olive et de savon, enregistre un brevet de fabrication de l'huile à un prix avantageux, reçoit une distinction et se retire, à Saint-Barthélémy, dans la proche banlieue de la cité phocéenne, où il s'approprie un vieil hôtel particulier, « La Madone ». Lorsque l'église Saint-Nicolas-de-Myre fêta le premier centenaire de sa fondation, en 1921, Edmond de Tarrâzi offre une importante somme d'argent pour aider à sa restauration. Quant à son frère cadet Albert (1824-1879), il se marie à Marseille, avant d'aller diriger une banque à Paris et une autre à Salonique, où il mourut. Il laisse une fille, née en 1911.

Au début du xx^e siècle, l'Alépin Antoine Gabriel Bihna arrive à Paris. Il consacre sa vie au commerce du tissu. Industriel apprécié et notable de la petite communauté syriaque de la Capitale, il reçoit de hautes distinctions françaises, dont la Légion d'honneur. Citons enfin les Ma'marbâchi, les frères Habib et Louis Aswad, commerçants établis également à Marseille et dont les enfants monteront à Paris pour y faire souche. L'un de leurs descendants, Lionel Aswad (1930-2010), opte pour une brillante carrière administrative et politique. Il sera élu député-maire du XIV^e arrondissement de la Capitale. Ils sont tous heureux de retrouver d'autres Alépins, les Dâhir, qui occupent, depuis deux siècles déjà, le haut du pavé dans la cité maritime.

UNE DYNASTIE D'ARMATEURS

Mais ce qu'il y a de bon et d'extraordinaire et qui distingue avantageusement ce peuple de tous ceux de l'empire ottoman, c'est qu'ils sont les plus doux, les moins malfaisants et les plus traitables de tout ce vaste empire.

Laurent d'Arvieux (1635-1702), *Voyage en Syrie*

Je n'oublierai pas non plus le train qui nous emmena à Marseille, bourré comme un panier de fruits exotiques de gens bigarrés, de paysannes et de matelots, d'accordéons et de chansons qui mêlaient leurs accents dans tout le wagon. Nous allions vers la Méditerranée, vers les portes de la lumière... C'était en 1927.

Pablo Neruda (1904-1973), *J'avoue que j'ai vécu*,
Gallimard, 1975, p. 107

« EICI LAIGO ES D'OR »

Fondée au VI^e siècle avant l'ère chrétienne, quand Rome n'était encore qu'une petite bourgade et Paris quelques cabanes sur un îlot de la Seine, Marseille ne fera jamais démentir le vieux proverbe. En effet, depuis les temps les plus reculés, l'homme du Pays a su gérer ce capital précieux. Contre le soleil qui brûle et le vent qui dessèche, il a cultivé à l'abri de ces lignes de cyprès et y a amené l'eau par un prodigieux réseau d'irrigation. Si les Marseillais doivent la fondation de leur ville aux Phéniciens, et si ce sont les Grecs qui leur ont appris les premiers secrets de l'agriculture, la conduite de la vigne et de l'olivier, c'est aux Romains qu'ils doivent l'art des constructions hydrauliques. Et cependant, c'est à la Méditerranée qu'ils doivent l'essentiel, leur raison d'être : l'hospitalité et la tolérance. En témoignent les arrivées permanentes, individuelles ou massives, d'habitants en provenance de toutes les contrées

du monde. La cité de la mer, *Massalia Graecorum*, sait de tout temps que son destin s'est inscrit là, quelque part à l'ombre des vieux quartiers, sans cesse rebâti sur eux-mêmes, avec les mêmes pierres.

Les premiers arrivants du Levant ne se sont probablement pas hasardés plus loin que les quelques hectares autour du Vieux Port. Un dédale de ruelles où flottent des grands pavois de lessives, de hautes et sombres maisons enlacées, des placettes minuscules animées par une multitude colorée, une vie bruyante et familière. Ces familles orientales pionnières s'amassent dans un cercle étroit, de l'Hôtel de Ville au palais de la Bourse, de la Préfecture au palais de Justice. L'horizon de Marseille n'appartient-il pas toujours aux poissons ? Le Panier sera, par la suite, leur fief privilégié où l'animation est permanente, exceptionnelle et bigarrée. Particulièrement pittoresque au marché en plein air de la rue Longue des Capucines ou sur le quai du Port, quand pêcheurs et poissonniers y débitent le thon, le fiélat (sorte d'anguille) ou les sardines.

L'historien Jules Michelet (1798-1874) écrit que « la Provence a accueilli et visité tous les peuples ». Marseille, à elle seule, justifie cette option. Cependant, ce cocktail humain est à dominante méditerranéenne et si cette mosaïque de nationalités pose parfois quelques problèmes de coexistence, elle est surtout une force et un enrichissement perpétuel. Elle préserve la cité phocéenne de cette sclérose qui envahit tant de villes françaises de l'intérieur, « orgueilleuses » de leur morne et prétendue « pureté ». Ici, chacun apporte ses muscles, sa sueur, sa façon de vivre, ses souvenirs et le génie propre de sa race : un faisceau de vitalité et d'imagination créatrice. Et, comme le constate un voyageur du siècle dernier : « On pardonne volontiers à Marseille un peu de crasse méditerranéenne au visage au bénéfice de cette vitalité ».

Dans cette ville de sang-mêlé, l'intégration est devenue un phénomène traditionnel. Il a joué, jadis, pour les Grecs, les Arméniens, les Italiens, les Espagnols. Il jouera demain pour les « pieds noirs », les Maghrébins et les Noirs, dont l'afflux est relativement récent. Il a surtout joué pour les Levantins, les moins nombreux de tous. À merveille !

On a longtemps décrit, avec quelque mauvaise foi, la laborieuse intégration des Italiens, au tournant du xx^e siècle. L'invasion des Ritals, on en rigole maintenant. Pour les ressortissants du Proche-Orient, les débuts furent également difficiles, d'autant que le premier contact avec eux a laissé à la ville un souvenir amer. En effet, au début du xviii^e siècle, Marseille compte environ 90 000 habitants. Bénéficiant d'un édit de franchise depuis 1669, elle jouit du monopole du commerce avec les Échelles du Levant et tous les ports de l'Est de la Méditerranée, de Smyrne à Alexandrie. Son port, gigantesque entrepôt de produits d'importations est alors le principal de France. Il est pourvu de défenses efficaces : un bureau sanitaire de 40 permanents

chargés de l'inspection des navires, 16 intendants de santé nommés par la municipalité, un premier contrôle des bateaux voulant entrer à Marseille sur l'île de Pomègues, renforcé par une mise en quarantaine pour tous les suspects sur l'île de Jarre.

Jean-Baptiste Estelle (1662-1723), né et mort à Marseille, consul de France au Maroc, est muté à Sayda, sur le littoral libanais, en 1669. Il constate les ravages que fait la peste dans ce pays. En 1711, il abandonne le poste, retourne à Marseille et se consacre au négoce. Pouvait-il imaginer que le fléau allait le suivre jusqu'à Marseille quelques années plus tard ? Il entre en relation avec la maison Guilhermy, Chaud et C^{ie} qu'il avait connue au Levant et développe le commerce avec le Proche-Orient, en particulier avec Sayda qui lui est devenue familière. Il devient un notable de la cité phocéenne et est élu premier échevin de la ville en octobre 1718. Le 25 mai 1720, le bateau « Le Grand Saint-Antoine », qui vogue depuis Sayda, est chargé de cotonnades, de laine de Damas et de cendres du Levant servant à la fabrication du savon. Propriété de l'armateur Jean Chaud, il est confié pour la navigation à son beau-père Jean-Baptiste Chataud et commandé par le capitaine Joseph Thomassin. Le bateau doit accoster fin mai et les 600 balles de tissus sont destinées à la foire annuelle de Beaucaire, qui ouvre le 22 juillet. Il s'ancre à l'île de Pomègues dans la rade de Marseille.

Une série de négligences et de petits arrangements sont à l'origine du dernier grand épisode pesteux que va connaître la France. La vigilance a baissé dans un pays épargné depuis un demi-siècle, la maladie a presque disparu de la mémoire collective. Hélas, l'imprudence et la cupidité d'un armateur déclenche un terrible fléau. Le navire a, au cours de la traversée, plusieurs cas de peste. Le capitaine les signale aux autorités du Port. Mais comme la cargaison est destinée à de puissants commerçants de la ville qui ne veulent pas manquer la foire de Beaucaire, et qu'elle appartient pour une grande part à l'échevin Estelle et ses associés, la quarantaine est supprimée.

D'après le règlement, ce bateau qui a eu à son bord durant sa traversée huit morts (le chirurgien et sept matelots), aurait dû aller directement en quarantaine à l'île Jarre, située à 15 kilomètres de la ville. De plus, à Livourne, un médecin monté à son bord a diagnostiqué une « fièvre pernicieuse » et le Grand-Saint-Antoine navigue avec des voiles et des cordages récupérés sur un vaisseau anglais pestiféré. De ses précautions, il n'en a rien été. Après inspection, le bateau est orienté vers la quarantaine de l'île de Jarre, un matelot y meurt encore, mais aucun médecin n'y voit la peste. Le capitaine minimise l'hécatombe du voyage, si bien que le 14 juin, les voyageurs du bateau sont autorisés à circuler avec les textiles. La foire de Beaucaire s'annonce et l'intérêt